

**Olivier REY**  
**L'IDOLÂTRIE DE LA VIE**  
**TRACTS GALLIMARD, N°15, Paris, 2020**

Lorsque le sacré est là, le sacrifice n'est jamais loin. Il le réclame même. Autrefois, au nom de Dieu, de l'Amour, de l'Honneur, de la Famille, de la Patrie, de la Liberté, on devait être prêt à donner sa vie puisque ces Valeurs à majuscule donnaient sens à cette vie, et qu'une vie qui n'a pas de sens ne mérite pas d'être vécue.

Mais si la vie devient sacrée, qu'est-ce qui devra être sacrifiée en son nom ? Probablement tout ce qui justement méritait qu'elle soit sacrifiée : dieu, l'amour, la famille, la patrie... la liberté même devront s'effacer devant un absolu de la vie qui impose sa loi.

Débouchons-nous pour autant sur un respect de tout ce qui fait partie de la vie, c'est-à-dire du monde tel qu'il est, comme le pratique le jaïnisme ? Apparemment pas puisque l'idolâtrie de la vie conduit à des violences contre ceux qui sont considérés comme ne la respectant pas : mort aux bouchers, aux toreros et aux médecins qui pratiquent l'interruption volontaire de grossesse !

Olivier Rey, qui s'est déjà penché sur les leurre et malheurs du transhumanisme<sup>1</sup>, s'intéresse dans cet excellent texte à notre rapport à la vie, et donc aussi à la mort. Il souligne les contradictions dans lesquelles nous sommes, et démasque, derrière les bonnes intentions affichées, le prix à payer de cette suprématie de la vie qui devient surtout celle de la survie.

« *Plus le pouvoir central porte secours aux citoyens, plus ceux-ci sont enclins à lui reprocher les maux dont ils souffrent.* » écrit-il ainsi p 8. Et effectivement, c'est vers l'État que se (re)tourment les citoyens quand ils souffrent, même s'il n'est pour rien dans ce qui leur arrive, même si les causeurs de trouble sont identifiés (la négligence des entreprises, la course au profit, la concurrence déloyale, la non traçabilité des produits, etc.) c'est finalement à l'État qu'on reprochera la survenue du malheur. Il aurait dû l'empêcher, mais sans attenter à nos libertés, sans restreindre nos désirs, sans contraindre nos comportements. Promesses intenable d'un côté, attentes démesurées et contradictoires de l'autre, tout est en place pour que les malentendus et les violences se développent. Ce que dit Olivier Rey pour l'école, « *plus l'institution scolaire devient puissante, plus elle est impuissante* », s'applique aussi à l'État et à la médecine. On attend de toutes ces institutions bien plus qu'elles ne peuvent apporter. Si « *l'âge de pierre a été un âge d'abondance, notre époque, où les moyens n'ont jamais autant abondé, est un âge de pénurie généralisée.* » (p 17). La civilisation de la consommation est aussi celle du désir, c'est-à-dire du manque encouragé et cultivé. Pour le nourrir, l'envie, la jalousie sont des ingrédients émotionnels nécessaires, les inégalités, quelles qu'en soient les origines, une réalité insupportable. Et la mort, de donnée qui semblait « naturelle », en ces temps de déconstruction de tout ce qui semblait tel, devient un scandale inacceptable dont les responsables doivent être identifiés et condamnés : « *il n'y a pas de mort, il n'y a que des causes de mort, chacune d'elles susceptible d'être combattue avec la dernière énergie.* » (p 46). A qui s'en prendre alors ? « *C'est ce qui est décourageant avec ceux qui nous gouvernent. D'un côté, ils se voient accusés de maux dont ils ne sont pas responsables, et auxquels ils ne sauraient que très partiellement remédier. De l'autre, ils nous accablent de maux de leur fabrique. Au moment où l'on mesure la dose d'infantilisme qu'il y a, à s'exagérer la puissance des gouvernants pour ensuite requérir contre eux à tort et à travers, ils ne cessent, en retour, de prendre à notre endroit des mesures infantilisantes.* » (p 48). Mais comment abandonner cette condition de « *dépendants à prétention d'indépendance* » formule qu'Olivier Rey emprunte à Marcel Gauchet ?

Mais il est vrai que « *quand on ne peut plus donner sa vie, il ne reste plus qu'à la conserver.* » (p 56)

---

<sup>1</sup> O. Rey, *Leurre et malheur du transhumanisme*. Desclée de Brouwer, Bruxelles, 2018.